Jenny Colgan

Une Saison

à la Petite Boulangerie

Traduit de l’anglais par Ève Vila

Éditions Prisma

**Chapitre 1**

«  Arrête ça, ce n’est pas drôle. »

Neil ignora les recommandations de Polly et continua de donner des coups de bec contre la petite fenêtre, située en hauteur. C’était sa façon à lui de la convaincre de s’approcher et de lui donner à manger.

Il se trouvait à l’extérieur du phare dans lequel ils avaient emménagé le mois précédent. Tous les trois : Polly, Neil le macareux et Huckle, son petit ami américain, dont la moto affublée d’un side-car patientait au bas de la tour. Leur unique moyen de transport.

Le phare était resté inhabité durant de nombreuses années, depuis l’électrification des réverbères à la fin des années soixante-dix. Il n’avait que quatre étages, desservis par un escalier en colimaçon qui courait le long des parois, ce qui faisait de cet endroit, comme Huckle l’avait souligné plus d’une fois, le lieu le plus traversé par les courants d’air de l’histoire humaine. Ils gardaient tous deux une forme olympique à force d’en monter et descendre les marches au pas de course. Un étage était encore dédié à la lourde machinerie qui faisait autrefois tourner les rouages, et qui n’avait pu être déménagée. Au dernier, juste sous le faisceau, se trouvait leur salon, avec vue sur la baie, et de l’autre côté, à l’arrière, sur Mount Polbearne, l’île isolée par les marées où ils vivaient et travaillaient : elle n’était reliée au continent que par une chaussée, submergée ou découverte au gré des flots.

Depuis les fenêtres, on pouvait apercevoir La Petite Boulangerie de Beach Street, la boutique à l’abandon que Polly avait rafraîchie lors de son arrivée au village, il y avait tout juste deux ans. Elle avait alors quitté le continent pour se remettre d’une faillite financière aussi bien qu’amoureuse.

À l’origine, elle n’avait pas eu l’intention de faire grand-chose à Mount Polbearne. Il s’agissait essentiellement de s’asseoir et de lécher ses plaies jusqu’à ce qu’elle se soit sentie prête à retourner dans la mêlée, à repartir travailler dans une entreprise. Elle n’avait pas pensé un seul instant que, dans le petit appartement à demi effondré au-dessus de la boutique, elle serait progressivement revenue à la vie, tout en pratiquant son passe-temps préféré : faire du pain. Alors de là à imaginer qu’elle en ferait sa carrière et qu’elle réouvrirait l’ancienne boulangerie fermée depuis des lustres…

Ce n’était certes pas la plus lucrative des activités et les heures étaient bien longues, mais le cadre était tellement merveilleux, et son travail si apprécié, à la fois par les habitants de la ville et par les touristes, qu’elle y avait trouvé quelque chose de bien plus valorisant que l’argent : elle avait découvert un sens à sa vie. Enfin, la plupart du temps, elle le pensait. Parfois, elle jetait un regard circulaire à la cuisine sommaire récemment installée et elle se demandait si elle parviendrait un jour à réparer les encadrements de fenêtres, ceux-ci figurant en haut d’une liste d’environ quatre mille choses en attente de réparations urgentes. Elle avait vendu son ancien appartement de Plymouth et avait acquis le phare pour trois fois rien, comme Lance, l’agent immobilier, l’avait signalé, parce que seule une personne complètement dingue pouvait avoir envie de vivre dans une tour inaccessible, balayée par les courants d’air et baignée d’une lumière éprouvante qui illuminait les alentours.

Huckle lui avait proposé d’acheter cet endroit à deux, mais elle s’y était opposée. Elle avait travaillé trop durement pour acquérir son indépendance. Une fois déjà par le passé, elle avait tout partagé ; elle s’était entièrement impliquée avec quelqu’un. Cela n’avait pas fonctionné et elle avait nulle envie de revivre cette expérience.

À cet instant précis, tout ce qu’elle souhaitait, c’était s’asseoir dans le nid d’aigle qui faisait office de salon, au tout dernier étage de la maison, boire un thé, manger un tortillon au fromage et se détendre tout en profitant de la vue : la mer, toujours changeante. Dehors, les nuages poursuivaient leur course, si près d’elle qu’elle aurait pu les toucher. Les petits bateaux de pêche dansaient sur un océan aux teintes mêlées de vert et de marron délavés, tirant des treuils et de lourds filets derrière eux. Minuscules et fragiles sur l’immensité des flots. Elle n’aspirait qu’à cinq minutes de calme et de tranquillité avant de redescendre à la boulangerie pour rejoindre Jayden, son collègue.

Neil, le petit macareux qui avait percuté sa vie lors d’une nuit d’orage, et qui ne l’avait plus quittée depuis, n’était pas de cet avis. Il trouvait absolument incroyable de pouvoir voler au-dehors, haut dans le ciel, tout en continuant de la voir à travers la fenêtre. Il se plaisait à le faire encore et encore. Parfois, il décollait, voletait autour du phare et revenait de l’autre côté. Parfois, il donnait des petits coups de bec sur la vitre, parce que Huckle trouvait très amusant de lui faire passer des friandises par la fenêtre. Même si Polly l’avait instamment prié de ne plus le faire.

La jeune fille posa son livre et se dirigea vers la fenêtre, subjuguée comme elle ne cessait de l’être – et elle se demandait si elle s’en lasserait jamais – par les incroyables nuances du ciel. Depuis sa cachette derrière les nuages, le soleil déployait par intermittence ses rayons argentés sur les vagues. Charmée par le doux cri des mouettes et le sifflement du vent – qui se faisait assourdissement les jours d’hiver –, elle avait toujours peine à croire qu’elle vivait vraiment là. Elle ouvrit une fenêtre préhistorique, composée d’un simple vitrage et fermée par un imposant loquet.

– Rentre alors, dit-elle, mais Neil battit frénétiquement des ailes et tenta de picorer entre ses doigts au cas où elle aurait gardé une gourmandise à son intention.

– Non !, objecta-t-elle. Tu es trop gros pour un macareux, crois-moi. Viens à l’intérieur et arrête de cogner à la fenêtre.

Neil trouva le jeu génial. Il s’enfuit de nouveau à tire-d’aile et entreprit de faire le tour du phare pour lui montrer de quoi il était capable. Quand il revint se poser sur le rebord de la fenêtre, ses grands yeux noirs étaient emplis d’espoir.

– Oh, pour l’amour de Dieu, lâcha Polly, puis – et elle ne l’aurait jamais fait en présence de Huckle – elle se pencha et lui donna un petit morceau de tortillon au fromage, que l’oiseau engloutit joyeusement. Il se mit alors à picorer les quelques miettes restantes. Pour ce faire, il donna des coups de bec si violents qu’il partit à la renverse et glissa du rebord de la fenêtre.

– Neil !, s’écria Polly. Elle se sentit soudain complètement idiote en le voyant agiter ses ailes pour remonter à sa hauteur. J’ai failli mourir de peur, dit-elle. Tu rentres ou tu sors, mais tu choisis.

Neil décida de rentrer. Il se posa au sol, puis traversa la pièce en se dandinant. L’oiseau entreprit d’inspecter avec soin les planches du parquet brut, juste au cas où Polly aurait laissé quelques miettes.

– Bon, lança Polly. Je retourne travailler. Sois sage.

Elle parcourut le salon du regard pour s’assurer qu’elle n’avait rien oublié. Une fois arrivé en bas, il était préférable de ne rien avoir omis d’emporter au risque de devoir refaire une ascension. Huckle aurait voulu qu’ils installent un poteau d’escalade, mais Polly demeurait tout à fait hostile à cette idée.

La petite pièce circulaire contenait peu de mobilier, mis à part son cher canapé, au charme élégant, qu’elle avait rapporté avec elle de Plymouth. On avait dû intégralement le démonter pour le transporter dans l’escalier. L’entreprise avait nécessité pratiquement une journée, mais cela valait la peine, selon Polly.

L’étage inférieur comportait une chambre dotée d’une minuscule salle de bains, aménagée dans un renfoncement ; puis venait l’étage dédié à la machinerie, et enfin le rez-de-chaussée avec une cuisine rudimentaire, une salle de bains et un autre salon. Ils disposaient également d’un bâtiment construit à l’écart. Une sorte d’horrible bâtisse en crépi, pas très haute, surmontée d’un toit plat. Pour le moment, elle abritait deux chambres, mais ils ne savaient pas bien ce qu’ils allaient en faire. Un petit jardin descendait en pente douce à travers les rochers. Huckle comptait se lancer dans son aménagement, même s’il ne croyait pas vraiment y faire pousser autre chose que des algues et des moules. Quelqu’un avait intégré des rangées de coquillages aux marches qui descendaient du phare et le long du sentier principal. Polly apprécia leur vue, tout en rejoignant d’un bond les pavés. Puis elle fit le tour du muret qui longeait le port et pénétra dans le village de Mount Polbearne.

Ce n’était pas loin, mais à marée haute et les jours d’orage, elle avait le temps d’être bien trempée car les vagues venaient s’écraser sur la digue avec force éclaboussures, tandis que les embruns emplissaient l’air de sel.

Aujourd’hui, malgré un faible vent, le ciel restait dégagé. Quelques petits nuages défilaient près des hautes fenêtres du phare, pendant qu’un rayon de soleil s’efforçait de percer sans y parvenir réellement. La marée était basse, ce qui signifiait que la route qui menait au continent était ouverte, ses pavés bruns scintillaient d’humidité. Les senteurs fraîches venues de l’océan chargeaient la légère brise de passage.

La petite ville de Mount Polbearne était perchée au sommet de l’unique côte que comptait l’île. Elle s’étageait de guingois en direction de l’église en ruine, depuis longtemps dépourvue de toit, qui dominait le village.

Les ruelles étaient pavées et escarpées, battues par les vents. Il était certes possible de venir jusqu’en ville en voiture, mais tout à fait déconseillé. La plupart des gens se garaient sur le parking du continent et faisaient les derniers cent mètres à pied. Certains pêcheurs proposaient leurs services de bateaux taxis pour les malchanceux qui étaient restés bloqués, mais la majorité des gens du coin connaissaient les flux et les reflux des marées aussi bien que le rythme du soleil et adaptaient leur emploi du temps en fonction.

Par ailleurs, la vie était plus sommaire sur l’île. Il ne pouvait en être autrement : ici pas de Wi-fi (plusieurs personnes avaient suggéré à Polly de le faire installer, mais le fournisseur d’accès lui avait poliment expliqué qu’il leur faudrait faire courir un câble immergé et que l’entreprise coûterait environ 100 000 livres. Il lui avait demandé si elle souhaitait y participer, ce qui avait mis le holà à cette initiative), ni shopping en ligne, ni boîte de nuit, ni soirée filles, ni voies ariennes autour d’un éventuel aéroport, ni journaux gratuits.

À la place : des rangées de petites maisons en pierres grises grimpaient toujours plus haut le long d’un itinéraire sinueux. Certaines affichaient de nouvelles extensions vitrées plus tape-à-l’œil, des toit terrasses et des balcons en fer forgé. Elles le devaient aux intrépides qui venaient passer leurs week-ends dans leur résidence secondaire et qui étaient tolérés avec force railleries et surtaxes par les locaux. Il y avait le vieux pub, le *Red Lion*, bâti autour d’une ancienne cour, qui renfermait encore des anneaux d’attache et des abreuvoirs datant d’il y a fort longtemps. Il y avait le *fish and chips* d’Andy, avec son enseigne flanquée d’un poisson gigantesque et de pêcheurs alignés au visage souriant. L’endroit faisait le meilleur hareng de la région ainsi que les frites les plus fraîches et les plus croustillantes – avec des morceaux en plus – qui vous brûlaient les doigts, avant de les piquer, à cause du sel et du vinaigre. Il vendait du Fanta et du Tizer[[1]](#footnote-1) et du *Dandelion and burdock[[2]](#footnote-2)*. Il suffisait alors d’un petit bond par-dessus la Beach Street recouverte de pavés pour s’asseoir et manger sur le muret du port, tout en contemplant les flots et en repoussant les mouettes.

Il y avait la supérette de Muriel, qui vendait absolument de tout. Patrick le véto, qui partageait son cabinet avec une jeune généraliste prénommée Callie, qui venait seulement deux fois par semaine. Et puis l’ancienne boulangerie qui autrefois était tenue par Mrs Manse. Cette ex-patronne de Polly lui avait mené la vie extrêmement dure en lui interdisant de fabriquer du pain à son arrivée à Mount Polbearne. À présent, elle était à la retraite et vivait chez sœur – qui avait hérité du même sale caractère – dans la ville de Truro. La vieille dame avait laissé Polly libre de gérer sa propre boulangerie comme elle l’entendait.

Le dernier commerce du quai était un nouveau restaurant à l’allure clinquante, bien trop cher pour les locaux, mais très populaire auprès des visiteurs. Il s’était spécialisé dans le poisson frais, que les pêcheurs déchargeaient de leurs bateaux chaque matin. À cette heure-ci, ils réparaient les filets, comptabilisaient les prises. Deux ou trois marins saluèrent Polly de la main et s’enquirent du goût de la michette du jour (une petite miche très appréciée des travailleurs). Puis ils hurlèrent en chœur un salut à l’intention de Neil, qui, comme Polly s’en rendit compte avec colère, l’avait encore suivie jusqu’à son travail. Ce n’était pas bon pour lui de venir à la boulangerie : les clients le nourrissaient trop, et de plus, bien que la cuisine du lieu soit impeccable – grâce à Jayden, son assistant – si un inspecteur de l’hygiène venait à passer et captait ne serait-ce qu’une légère odeur d’oiseau, elle aurait des problèmes. Et le fait que personne ne pouvait mettre un pied dans le village sans que tout le monde soit au courant n’était en aucun cas un argument valable, comme elle l’avait stipulé à Jayden.

Cela faisait presque un an que l’extraordinaire tempête, surgie de nulle part, avait dévasté la flotte et coûté la vie à Cornelius «Tarnie » Tarnforth, capitaine du *Trochilus*, et durant une brève période, amant de Polly. Pas un jour ne s’écoulait sans que Polly puisse passer devant les bateaux alignés sans songer à lui. Il avait fallu longtemps à la petite ville pour panser ses plaies.

En entrant, Polly fit tinter la clochette de la petite boulangerie de Beach Street. La jolie façade gris pâle – peinte par son son ex compagnon, Chris – arborait une adorable inscription en italique : *Propriétaire, Ms P. Waterford*. En la contemplant, elle ne pouvait réprimer une vague de fierté. Déjà une petite queue de quatre personnes patientait devant. Jayden était en train de disposer les miches du matin, encore toutes chaudes. Aujourd’hui il y avait un choix de pains moulés, de pains en fines tranches et de lourdes miches au levain plus difficiles à vendre mais qui, selon Polly, faisaient de merveilleux toasts.

– Salut !, déclara Jayden. Oui, tout est sorti comme il faut. Sauf, euh, les petits pains au chorizo. J’ai dû… hum, j’ai dû… Ils étaient trop cuits.

Polly le toisa d’un œil sévère.

– C’est bien vrai ça, Jayden ?

Elle retira son manteau et le suspendit à un crochet, puis contourna le comptoir pour se laver les mains. En jetant un coup d’œil derrière elle, elle aperçut Neil qui attendait patiemment de l’autre côté de la porte, sautillant de temps à autre d’une patte sur l’autre. Il continuerait de la sorte jusqu’à ce qu’un client veuille bien le laisser entrer, ce qui ne manquait jamais d’arriver. Elle s’interrogea – et ce n’était pas la première fois – sur l’existence d’éventuels cours de dressage pour macareux.

– Oui, affirma Jayden, tandis que ses joues rondes viraient au rose. Les clients patientaient sagement à l’extérieur tout en inspectant les vitrines à l’ancienne, absorbés par le choix de leurs futurs beignets à la crème.

Polly leva un sourcil.

– Ils étaient vraiment bons, avoua Jayden à voix basse. Je suis désolé. J’ai vraiment tenté d’en manger un seul.

Voilà où était le problème. Jayden était un merveilleux collègue. Rapide, poli, aimable, efficace, et il astiquait la boutique comme un fou. Les années passées sur les bateaux de pêche l’avaient rendu méticuleux et impeccable. Il n’était absolument pas beau, mais il était très gentil et charmant, tout le monde l’aimait bien.

Il lui était aussi infiniment reconnaissant de ne plus être obligé de sortir avec la flotte, ce qu’il avait détesté faire par le passé. Il adorait ce boulot d’intérieur et ses horaires réguliers. Il était honnête et sympathique avec les clients (tout du moins avec ceux du coin : il s’améliorait légèrement avec les nouveaux venus et les vacanciers, avec qui il se montrait soit un peu brusque soit très laconique).

Mais il avait la terrible, terrible, habitude d’engloutir une partie du stock.

– Ce n’est pas comme si je ne savais pas ce que tu faisais, déclara Polly en pointant du doigt le petit ventre rebondi de son collègue, mis en valeur par son tablier gris. Je suis au courant. Désolée.

Il était vraiment désolé lui aussi, comme en témoignait son visage cramoisi. Il s’était laissé pousser la moustache l’année dernière pour Movember[[3]](#footnote-3) et comme tout le monde lui avait dit que cela lui allait bien – ce qui était plutôt vrai – , il l’avait gardée. À présent, il rougissait jusqu’à leurs extrémités.

– Cela ne me dérange pas que tu manges un petit peu, déclara Polly. Mais là, c’était de la viande. C’est cher.

Malgré la moustache, Jayden ressemblait à un enfant de sept ans, les yeux rivés au sol.

– Vous n’êtes pas fâchée contre ce gentil jeune homme, intervint Mrs Corning, la veuve du révérend. Ce garçon est une véritable bénédiction.

Les autres dames qui faisaient la queue l’approuvèrent. Pour quelques-unes d’entre elles, suspecta Polly, flirter et papoter avec Jayden était le rayon de soleil de leur journée.

– Une bénédiction plutôt vorace, grommela Polly.

– Et elle a laissé son oiseau à l’extérieur, ajouta une autre dame, d’un ton désapprobateur.

Elles marmonnèrent entre elles. Polly se sentit sur le point de lever les yeux au ciel, mais elle se ravisa. Pour certaines personnes, elle serait toujours l’étrangère, elle le savait. Elle passa à la personne suivante.

– Qu’est-ce que je vous sers ?, demanda-t-elle poliment.

– Est-ce qu’il vous reste de ces délicieuses miches avec les petits morceaux de chorizo à l’intérieur ? Je les adore.

– Non, répondit Polly, avec un dernier coup d’œil à Jayden, qui fit comme si elle n’était pas là, soudain débordé. Nous n’en avons pas.

Le grelot de la boutique tinta.

– Salut, Poll, tu as abandonné Neil dehors !, retentit une grosse voix à l’accent américain.

La boutique, déjà très petite, parut soudainement rétrécir davantage, tandis que l’ombre de Huckle s’abattait sur le comptoir. Il était très grand et large d’épaules, avec de longues jambes. Son épaisse tignasse de cheveux jaune paille le faisait paraître plus grand encore. Polly s’étonnait parfois qu’il soit son petit ami. Il donnait l’impression de sortir tout droit d’une publicité avec plein de déserts, de cactus et de chapeaux de cowboy.

– Faut pas abuser !, s’exclama Huckle. Neil était posé sur la manche de sa veste – ce qu’il ne faisait pas d’habitude – fixant Polly d’un air blessé.

– Je ne l’ai abandonné nulle part, corrigea Polly, exaspérée. Les oiseaux ne sont pas censés se trouver sur un lieu de travail. Il devrait être en train de sautiller par-dessus les rochers à la recherche d’une madame macareux.

– Ou un monsieur macareux, rectifia Huckle. Selon moi, tu ne devrais pas avoir de tels préjugés.

Polly le regarda droit dans les yeux.

– Es-tu en train de me traiter d’homophobe du règne animal ?

– Non, je suis simplement en train de dire qu’il faut que nous restions ouverts à tous les choix de Neil.

– Sauf celui d’entrer dans la boutique !

Huckle soupira. Les vieilles dames se regroupèrent afin d’examiner Neil (ou pour pouvoir poser leurs mains crochues sur les biceps de Huckle, pensa Polly méchamment). Quand elles se dispersèrent enfin, la jeune femme se pencha pour embrasser son petit ami.

– Salut, dit-elle. Elle en profita pour respirer son parfum doux et chaud, légèrement mêlé d’huile pour moto. Laquelle le conduisait d’ailleurs partout. Tu n’es pas par monts et par vaux ce matin ?

Huckle secoua la tête.

– Pour sûr, si j’y vais ! J’ai juste fait un saut pour te prévenir : Dubose arrive.

Polly se mordit la lèvre.

– Sérieusement ?

Son cœur se mit à battre un peu plus vite. Elle n’avait jamais rencontré Dubose. Elle n’avait encore rencontré aucun membre de la famille de Huckle ; Dubose était son frère cadet et une espèce de mouton noir.

– Qu’est-ce qu’il trafique ?

Huckle leva les yeux au ciel.

– Ne me lance pas là-dessus. Apparemment, il aurait besoin d’une pause.

Polly parut troublée.

– Mais il n’est pas fermier ?

– Oui, confirma Huckle. Précisément : les fermiers ne prennent pas de pauses !

– Comme les boulangers, ajouta Polly.

– En plus rude encore, renchérit Huckle.

– Ouais.

Huckle secoua la tête.

– Il a laissé Clemmie s’occuper de tout.

Clemmie était la petite amie de Dubose.

– Elle n’est pas compétente ?

– Elle est géniale ! Oui, elle est bien. Mais de là à diriger une ferme… ça demande beaucoup d’efforts.

Les sourcils de Huckle se rapprochèrent. Il n’avait pas souvent l’air en colère. Polly trouva que c’était mignon.

– Quand va-t-il pointer son nez ?

– Dans une ou deux semaines, je pense. Il est en train de « bourlinguer ». Huckle afficha un sourire résigné. Il n’aime pas faire des projets ou être entravé par quelque chose qui ressemblerait de près ou de loin à de l’anticipation. Ça ne te dérange pas s’il reste, pas vrai ?

– Bien sûr que non, voyons, mais bon. Ouah ! Tu crois qu’il va m’apprécier ?

Huckle leva les yeux au ciel.

– Dubose aime tout le monde, dit-il.

Polly l’observa.

– Est-ce un soupçon de jalousie qui pointe dans ta voix ?, demanda-t-elle malicieusement.

– Un nouveau jeune homme est sur le point d’arriver ?, s’enquit Mrs Corning. Oh, quelle excitation dans le coin, ces jours-ci.

Quand Polly et Huckle s’étaient rencontrés pour la première fois, il était apiculteur dans les parages, et elle avait vendu son miel dans la boulangerie. Après une première relation entre eux qui n’avait pas marché, il était retourné dans sa ville natale, Savannah, où il avait repris un travail de bureau. Mais après six mois passés dehors, en Cornouailles, il s’était montré incapable de se réadapter à la vie d’entreprise, à l’air conditionné... Alors il était revenu – son père étant originaire du Royaume-Uni, les questions de visa et passeport s’en trouvaient simplifiées.

Ces derniers temps, nombreux étaient ceux qui revoyaient leur train de vie et qui s’installaient à la campagne. Ils prenaient deux ou trois chèvres, quelques poulets et une ruche ou deux. Huckle était donc devenu apiculteur itinérant. Il faisait du conseil et aidait les gens à maintenir leur essaim et à inverser la tendance du déclin des populations. Il s’occupait aussi toujours de son cottage qui était à présent habité par un couple de personnes âgées. Ces dernières profitaient joyeusement du jardin et laissaient Huckle gérer les ruches en échange de deux ou trois pots de miel par mois. C’était un très heureux arrangement. Il ne gagnait pas beaucoup d’argent, mais à part un peu d’essence pour la moto et un gros panier de légumes par semaine chez un agriculteur local, ils n’avaient pas de gros besoins, Polly et lui. Ils vivaient avec peu. Bon, il songeait bien, à l’occasion, que pour remettre à neuf le phare et racheter en bonne et due forme l’affaire de Polly – elle était toujours la gérante de Mrs Manse, la propriétaire d’origine, et de fait, elle lui reversait une grosse partie des bénéfices – il leur faudrait une tonne d’argent. Mais ils n’avaient pas cette somme et cela leur convenait très bien, se disait-il, parce que ce qu’ils avaient leur suffisait amplement.

1. Il s'agit d'un soda vendu au Royaume-Uni. [↑](#footnote-ref-1)
2. Il s’agit d’une boisson obtenue à partir de pissenlit et de bardane. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cet événement qui se déroule au mois de novembre dans le monde entier incite les hommes à se laisser pousser la moustache, témoignant ainsi de leur soutien aux organismes qui cherchent à lever des fonds pour combattre les maladies masculines. [↑](#footnote-ref-3)